

Texte, traduction, acculturation : la citoyenneté du livre
entre identité et universalité / Mario Casari. — Extrait
de : Annales de philosophie et des sciences humaines.
— N° 23, t. 2 (2007), pp. 81-88.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des
sciences humaines

I. Littérature médiévale. II. mondialisation. III. Fables
médiévales. IV. Littérature ancienne.

PER L1044 / FP208454P

TEXTE, TRADUCTION, ACCULTURATION: LA CITOYENNETÉ DU LIVRE ENTRE IDENTITÉ ET UNIVERSALITÉ

DR MARIO CASARI

Université de Rome « La Sapienza » - Italie

La mondialisation est un phénomène qui ne concerne pas seulement l'époque contemporaine. Les processus de communication tendent naturellement à créer des ponts entre les communautés humaines et des réseaux de relations qui, bien qu'adoptant des rythmes divers et possédant des extensions différentes en comparaison avec aujourd'hui, ont toujours été de la même substance.

Les traces les plus profondes et les plus résistantes de ces processus peuvent être retrouvées dans l'expression la plus sublime et la plus codifiée de la communication verbale humaine: la littérature, fondée sur la transmission – orale ou écrite – de connaissances, d'idées, de problèmes, de désirs, de peurs.

L'analyse de l'intercommunication littéraire dans le monde tardo-antique et médiéval montre des itinéraires d'échanges très intensifs entre les régions, les cultures, les diverses langues autour des questions principales qui concernent la condition humaine et son bien-être: exploration et maîtrise de la nature, développement de la science et de la technique, éthique des relations sociales, formation des États et éthique du gouvernement, concept de Dieu et de salut.

En cette occasion, on pourrait passer en revue les vastes parcours de traduction et de réélaboration des textes scientifiques, politiques, philosophiques qui depuis le monde gréco-latin ou indien sont arrivés en arabe par la voie généralement syriaque ou persane, pour ensuite retourner vers l'Occident européen et le monde turc: mais un tel phénomène est largement connu et étudié, du moins en ses grandes lignes.

Il me semble plus utile d'affronter ici un domaine différent, qui concerne des aspects communicatifs plus instinctifs mais non moins significatifs: celui de la littérature narrative.

Depuis l'Antiquité, le « récit » se pose non pas comme un simple compte-rendu d'événements, non comme une pure distraction agréable, mais, à travers la narration de faits réels ou potentiels, comme un nœud sémantique à l'intérieur duquel s'entremêlent des notions de sagesse, des vérités psychologiques, sociales et théologiques, qui sont à percevoir comme enseignement et avertissement, et à résoudre éventuellement à travers la voie de l'exégèse.

Au cours du Moyen Âge chrétien, la forme latine de la *fabula*, « récit, narration fictive », ou celle de l'*historia* « narration historique » se présentent tel un *exemplum* visant à l'instruction tout autant du peuple que des cours.

Pendant le Moyen Âge islamique, des formes de récit comme la *hikâya* ou la *qissa* sont à insérer dans la définition générale de *hadîth*, laquelle définition est donnée dans le Coran, à la suite de l'Histoire de Joseph, « la plus belle des histoires »: « Dans leurs récits il y a certes une leçon pour les gens doués d'intelligence. Ce n'est point là un récit fabriqué. C'est au contraire la confirmation de ce qui existait déjà avant lui, un exposé détaillé de toute chose, un guide et une miséricorde pour des gens qui croient » (Cor. XII, 111).

La dimension du voyage est inhérente à la nature du « récit », lié à la mémoire de l'homme et au support matériel du livre. Les « récits », grâce à leur maniabilité, à leur force d'expression et d'exemplification, ont depuis toujours dépassé les frontières de leurs terres de naissance pour se diffuser sur les terres contiguës, repris en outre dans de nouvelles langues, sous de nouvelles formes adaptées au fur et à mesure aux nouveaux lieux, aux nouvelles époques.

De cette manière, les récits ont pénétré presque tous les genres de la production littéraire de chaque civilisation, se présentant alors comme de simples exemplifications anecdotiques, véritable intermède à d'autres discours. Mais ils ont aussi structuré un immense corpus de cycles textuels narratifs lesquels, ayant circulé et été traduits dans presque toutes les langues entre la période antique et le Moyen Âge, constituent l'épine dorsale de celle que, de bon droit, nous pouvons appeler une bibliothèque médiévale commune. Un rayon

d'une telle bibliothèque, immense et très représentatif, est composé des cinq cycles de majeure diffusion: le *Roman d'Alexandre*, le *Livre de Calila et Dimna*, le *Livre de Sindbad*, le *Barlaam et Josaphat*, le *Livre des Mille et une Nuits*, tous possédant des racines implantées dans les zones de grande production culturelle de l'Antiquité tardive – la Grèce, l'Inde, la Perse, l'Asie centrale – mais exhibant des branches ayant poussé dans d'innombrables langues: du grec, du sanscrit, du pahlavi en passant par l'arménien, le géorgien, le syriaque, l'hébreu, l'arabe, le persan, le turc, le latin, dans les romans en langue vulgaire et dans ceux en langue germanique.

On peut s'apercevoir de la profonde interpénétration de ce secteur de la bibliothèque commune, prenant en considération la question complexe des origines de ces textes à la lumière des recherches les plus récentes. La redécouverte de fragments textuels anciens, la comparaison plus soignée entre les textes déjà connus des diverses civilisations et langues, la prise en compte plus approfondie des informations fournies par les bibliographies médiévales (comme celles – fondamentales – du *Fihrist* de Ibn al-Nadīm sur les flux de livres dans la Bagdad du X^e siècle, centre de gravité spatial et temporel parfait de ce voyage de textes) nous poussent à reconsidérer la linéarité apparente des parcours de transmission. Cela ne remet pas en question, par exemple, la connexion certaine du *Livre de Calila et Dimna* avec l'ancien recueil indien du *Pañcatantra*, ou du *Livre des Mille et une Nuits* avec son embryon pahlavi *Hazār Afsāne*; toutefois cela rend plus complexe la définition de la citoyenneté, pour ainsi dire, des textes que nous avons face à nous aujourd'hui, terme d'un parcours accidentel de traduction, de recodification, d'intégration et de copie de plusieurs siècles.

Au-delà des cas singuliers, le résultat est que nous devons apprendre à regarder cet immense patrimoine textuel en le recueillant dans son ensemble, en le considérant comme le fruit unitaire d'une élaboration polyglotte produite dans les grands centres urbains entre l'Antiquité et le Moyen Age: de Athènes à Alexandrie, de Rome à Jérusalem, de Byzance à Suse ou Patna, puis de Cordoue à Paris en passant par Prague, de Bagdad à Hamadan ou à Delhi.

Mais quelles sont les raisons profondes de cette circulation aussi diffuse? Pourquoi ces textes – et beaucoup d'autres – sont continuellement lus, traduits et modifiés? Quelles cordes sensibles touchent-ils?

La réponse nous vient des textes eux-mêmes, desquels nous pouvons tirer quelques aspects exemplaires.

1. On retrouve un premier niveau immédiat de lecture dans le cadre célèbre du *Livre des Mille et Une Nuits*. La narration continue de Schéhérazade au roi

Shahryar, malade de folie meurtrière obsessionnelle, est en soi une représentation de la fonction thérapeutique du « récit », selon des conceptions médicales indiennes perpétuées dans la tradition doctrinaire médiévale et que nous retrouvons par exemple dans les indications canoniques de Ibn Sina. Le même concept structure aussi le cadre du *Livre de Sindbad* dans sa variante persane croisée avec le *Roman de Bahram* (le *Haft peykar* de Nezami-e Ganjavi et le *Hasht Behesht* de Amir Khosrow-e Dehlavi). C'est en fait pour le roi Bahram, malade d'apathie, d'insomnie, se désintéressant désormais de la gestion de son royaume, qu'est construit le palais-jardin paradisiaque de Khavarnaq, où celui-ci retrouvera la joie de vivre et de gouverner grâce à l'écoute d'une série de nouvelles fascinantes.

De telles nouvelles expriment par ailleurs aussi un second niveau de lecture: les notions de sagesse éthico-politique qui convainquent le roi de la responsabilité du gouvernement.

2. Ce concept est encore mieux exprimé dans le compte-rendu de la transmission du *Livre de Calila et Dimna* comme Ibn al-Muqaffa' le présente dans l'introduction à sa version arabe (VIII^e siècle). La nouvelle de l'existence de ce livre indien sur l'art de gouverner, « composé par les savants, et élaboré par les sages, et organisé par les gens d'esprit », parvint au roi sassanide de Perse Khosrow I^{er} Anushirwan, lequel chargea un des meilleurs médecins de Perse, Burzoy, de le trouver. Celui-ci réussit à dénicher et copier ce *Fürstenspiegel* après un long voyage de recherche en Inde. Selon une version différente de l'introduction de Ibn al-Muqaffa', présente dans quelques manuscrits, Burzoy aurait au contraire été envoyé en Inde par Khosrow à la recherche d'herbes médicinales précieuses et rares. Mais, ayant compris précisément en Inde le caractère incomplet de l'art médical pour soigner l'homme, il aurait choisi de rapporter un meilleur soin: les livres de récits desquels naît le *Calila et Dimna*.

3. Le contenu sapientiel de ces textes était alors encore plus spécifique et de nature technique. Dans la traduction du *Roman d'Alexandre* apparaît sporadiquement l'épisode particulièrement fascinant de l'exploration sous-marine réalisée par le roi macédonien. Il est présent dans certains exemplaires des manuscrits grecs les plus « excentriques », dans quelques variantes latines, dans quelques versions arabes, dans un roman hébraïque et dans le *Pseudo-Callistène* éthiopien, dans des textes en persan, en mongol, en malais sur le versant oriental, dans des textes en français, en allemand, en italien sur le versant occidental, et ainsi de suite. Un volume qui réunirait une comparaison panoramique des descriptions données dans tous ces textes de la forme et des caractéristiques du submersible dont se sert Alexandre pendant son voyage (parmi lesquelles, certaines sont très détaillées), constituerait une base de départ

exceptionnelle pour une étude de l'évolution de l'ingénierie marine à travers l'Antiquité et le Moyen Âge. La magnifique version poétique persane contenue dans le *Ayine-ye Eskandari* de Amir Khosrow de Delhi (1299), constitue, autant que je sache, le *textus amplior* de l'entière tradition.

Dans cette version, le submersible est décrit sous la forme d'une fiasque (*qarure*), mais sans qu'aucune explication n'en soit donnée. Explication qu'on peut en revanche trouver, dans un unique texte à ma connaissance, un roman allemand contemporain, le *Alexander* de Ulrich von Eschenbach (1280), dans lequel il est expliqué que la forme de fiasque est donnée par le long col de verre qui, sortant au-dessus de la surface de la mer, permet l'entrée de l'air. Une telle notion technologique, d'importance considérable – même visionnaire – doit avoir beaucoup voyagé pour apparaître seulement dans deux textes, un persan et l'autre allemand aux environs de 1300.

Chaque nouvelle version d'un livre – copie, remaniement ou traduction – était donc le sauvetage, la conservation, la transmission d'un ensemble de connaissances et de réflexions d'origine souvent très ancienne, qui concernait toutes les communautés humaines, leurs classes intellectuelles, leurs gouvernants. Sur le parcours, de telles connaissances et réflexions étaient aussi intégrées et mises à jour avec les données récentes acquises par les nouvelles générations en fonction des nouveaux lecteurs. C'est pour cette raison, par exemple, que les versions asiatiques du *Roman d'Alexandre* contiennent normalement un chapitre relatif à la Chine, absent des versions européennes. Chaque texte représente ainsi la pointe émergée dans une langue d'un immense patrimoine de savoir qui appartient à l'humanité entière.

Naturellement, la transmission de ce savoir n'a jamais été un fait neutre: elle mettait en contact des contextes religieux divers quand ils n'étaient pas conflictuels, bouddhistes, hindouistes, mazdéistes, manichéens, musulmans, chrétiens d'Orient et d'Occident; elle traversait des royaumes aux projections politiques divergentes; elle vacillait à travers guerres et prisons. Mais ceci est peut-être le trait le plus surprenant: la distance culturelle, la méfiance, le conflit, représentaient souvent, non une force de dissuasion, mais un point d'attraction de la curiosité érudite. Par exemple, le médecin Burzoy fut envoyé par le roi persan afin d'intercepter les livres de sagesse justement sur la terre de l'adverse roi indien, et mena avec succès son entreprise uniquement grâce à l'amitié du sage indien Azoe: la solidarité intellectuelle entre deux sages dépassait ou plutôt utilisait le conflit au nom de la diffusion judicieuse du savoir. Ceci constitue presque une règle, et peu de siècles plus tard, l'époque des croisades précisément constituera une des phases de rencontre majeure entre Orient et Occident en ce

qui concerne les grands livres de récits. Bien au-delà des conflits, l'humanité continue imperturbable à codifier son propre savoir commun.

Dans l'autobiographie de Burzoy insérée dans l'introduction de Ibn al-Muqaffa' dans *Le Livre de Calila et Dimna*, le sage persan rapporte l'anecdote de l'homme au puits. Dans ce célèbre récit, on raconte qu'un homme, tombé dans un puits, entouré de serpents, menacé par un dragon situé au fond, agrippé seulement à deux branches qui pendent de la paroi que deux souris commencent à ronger, voit sur un côté du puits un essaim d'abeilles avec quelques gouttes de miel: en goûtant la douceur, il en oublie un instant son sombre sort.

Le récit est présent aussi dans la traduction du *Barlaam et Josaphat*, texte d'origine probablement bouddhiste. Mais l'invitation typiquement bouddhiste, à cueillir la beauté du monde même au milieu des infortunes, est renversé et se transforme, dans le commentaire inséré dans le texte musulman, en un avertissement à ne pas se laisser distraire par les petits plaisirs de la vie, tournant ainsi la tête loin de la question essentielle du salut éternel. De façon similaire, la tradition chrétienne interprète l'épisode comme un apologue sur la vanité des biens terrestres: avec une telle signification, la scène fut sculptée par Benedetto Antelami sur la lunette située au-dessus la Porte de la Vie, au baptistère de Parme (1205).

La même histoire offre à la même interrogation sur la vie humaine des réponses différentes, toutes d'une beauté, d'une importance et d'une puissance morale indiscu

Bien sûr, après la transformation de l'État et du pouvoir dans l'âge moderne, il faut se demander s'il est encore possible d'attribuer à la littérature une telle valeur sapientiale, ainsi qu'une identité hybride. La réponse est complexe, liée d'un côté au développement du concept d'auteur, de l'autre aux événements historico-politiques des trois derniers siècles. Pour ne faire qu'un exemple, *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe a été l'un des premiers textes à migrer de l'Europe vers l'Asie et l'Afrique, à la moitié du XIX^e siècle, avec la nouvelle phase de traduction de textes de l'occident vers l'orient. Parmi les autres, la version arabe de Butros al-Bustani est de 1860. Il n'y a pas de doute que *Robinson Crusoe* n'a jamais vraiment pu être considéré comme un texte polyglotte ou transversal, bien que tout le monde en ait toujours reconnu les qualités de chef-d'œuvre littéraire. Au contraire, *Robinson Crusoe*, roman anglais de 1719, représentation littéraire de l'âme publique du citoyen britannique, bourgeois et positiviste, a été justement considéré l'un des principaux symboles de la modernité occidentale, à laquelle nombre d'intellectuels d'Asie et d'Afrique aspiraient.

Aujourd'hui, à l'époque de la suprématie de l'économie et de la technologie, à l'époque des identités nationales, je crois qu'il faut chercher ailleurs la véritable héritage de la littérature narrative sapientiale ancienne et médiévale: à savoir dans le domaine de la littérature enfantine. C'est en fait dans ce secteur apparemment limité qu'on trouve encore intactes les questions fondamentales qui concernent la nature de l'homme, sa communauté, son futur. Ce qui est encore plus intéressant, c'est la capacité qu'ont les meilleurs textes pour l'enfance de venir au monde comme citoyens d'une terre, d'une culture, pour ensuite s'en affranchir, en devenant patrimoine universel de l'humanité. Ce n'est pas un effet du hasard si les matériaux narratifs traditionnels se soient simplifiés et transformés en contes pour enfants (les exploits des paladins ou ceux de 'Antar, les fables d'animaux ou les histoires des rois, etc.), progressivement suivis par les grands textes modernes comme *Alice au Pays des Merveilles* de Lewis Carroll, les *Fables* de Hans Christian Andersen ou encore plus par *Pinocchio* de Carlo Collodi. Ce livre italien, si profondément enraciné dans la culture de son pays, y compris dans la culture d'une région particulière de l'Italie, la Toscane, a été capable de voyager plus que tous les autres, pénétrant dans l'imaginaire enfantin de chaque région du monde, de sorte que pour la plupart des enfants, en Argentine comme en Angleterre, en Egypte comme en Iran, en Inde comme en Chine, ils ne se posent pas la question de la vraie origine du pantin. Pinocchio est devenu une référence habituelle, dont le long nez leur rappelle les contradictions morales, dont les grandes courses leur suggèrent l'amour infini pour la vie, dont le sort cathartique – le pantin qui devient un garçon – leur montre la valeur de l'appartenance à une communauté. L'auteur de *Pinocchio*, Carlo Collodi, a été un combattant pour l'unité d'Italie, un promoteur de la dignité nationale de la langue italienne, l'un des bâtisseurs d'une nouvelle idée de citoyenneté dans l'Italie unifiée de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Mais son livre le plus important, *Pinocchio*, a eu tellement de traductions en français, en anglais, en allemand, en russe, en arabe (la première est de 1949), en persan, en chinois, en japonais, et dans toutes les langues du monde, qu'elles en ont fait le livre le plus traduit du monde moderne, et un texte d'une portée universelle.

Si c'est encore ce qu'on attend de la littérature aujourd'hui – à savoir une dimension sapientiale capable de donner l'aperçu d'une identité et de la dépasser – c'est donc à la littérature enfantine, je crois, qu'il faut s'adresser: c'est dans ce secteur littéraire, aujourd'hui en pleine croissance partout, ainsi que dans le monde arabe, qu'on pourra trouver, quand même – il faut le dire – parmi de nombreuses productions inutiles et étouffantes, et cachées par une commercialisation dangereuse, les perles qui nous parlent du citoyen cosmopolite de demain.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- M. Piemontese, «Narrativa medioevale persiana e percorsi librari internazionali», dans *Medioevo romanzo e orientale. Il viaggio dei testi. Atti del III Colloquio Internazionale*, Venezia, 10-13 ottobre 1996, a cura di A. Pioletti e F. Rizzo Nervo, Soveria Mannelli 1999, pp. 1-17.
- E. Perry, «The Origin of the Book of Sindbad», dans *Fabula*, 3 (1959-1960), pp. 1-94.
- C.-H. de Fouchécour, *Moralia. Les notions morales dans la littérature persane du 3^e/9^e au 7^e /13^e siècle*, Paris 1986.
- Gimaret, *Le livre de Bilawhar et Būdāsf selon la version arabe ismaélienne*, Genève-Paris 1971.
- F. de Blois, *Burzoy's Voyage to India and the Origin of the Book of Kalilah wa Dimnah*, London 1990.
- G. Cary, *The Medieval Alexander*, Cambridge 1956.
- G. E. von Grunebaum, «Greek Form Elements in the Arabian Nights», dans *Journal of American Oriental Society*, 62 (1942), pp. 277-292.
- G. Richter, *Studien zur Geschichte der älteren arabischen Fürstenspiegel*, Leipzig 1932.
- J. Sonet, *Le Roman de Barlaam et Josaphat*, Namur-Paris 1949.
- J. Zipes, *Breaking the Magic Spell. Radical Theories of Folk and Fairy Tales*, Lexington Kentucky 1979.
- L. Harf-Lancner, C. Kappler, F. Suard (éds.), *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales. Actes du Colloque de Paris, 27-29 novembre 1997*, Paris 1999.
- M. Casari, «Percorsi tematici nel viaggio euro-asiatico dei testi», dans *Lo Spazio letterario del Medioevo. 3. Le culture circostanti*, vol. II. *La cultura arabo-islamica*, a cura di F. Cardini e B. Scarcia Amoretti, Rome 2003, pp. 459-498.
- N. Elisséef, *Thèmes et motifs des Mille et une nuits*, Beyrouth 1949.
- T. Nöldeke, *Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans*, dans *Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch Historische Classe* 39, 5, Wien 1890.